

## ***L'envers du décor***



Premières et dernières pages  
signées

***Chantal Séguin***

Avec la collaboration et la complicité de

***Martin Gravel***

***Guylaine Bélanger***

***Nancy Gauthier***

du collectif ***Les Cégé Émènes***

XII<sup>e</sup> course à relais — Été 2020  
***Collectifs d'écriture de récits virtuels  
de l'Outaouais (CERVO)***

- Allô, Audrey.
- Salut, Kim. Ça va ?
- Oui. Il fait beau, hein ?
- Mets-en. Je profite du soleil avant d’entrer.
- Tu fais bien. On se voit plus tard.

Kim est une des meilleures, sinon LA meilleure physiothérapeute au *Centre de réadaptation Louis Malraux*, où je travaille depuis maintenant 9 ans. En plus d’être extrêmement compétente, sa détermination à aider ses patients à récupérer leurs habiletés physiques est remarquable. À ma première journée, fraîchement diplômée du haut de mes 24 ans, je croyais tout savoir. Elle m’a en quelque sorte pris sous son aile et m’a appris tous les rudiments du métier, ces choses que seule l’expérience peut vous procurer. Elle m’a surtout enseigné l’importance d’être à l’écoute parce que la réhabilitation se fait autant, sinon plus, au niveau mental que physique.

Au cours des années, elle et moi en avons vu des patients défiler au Centre. Si certains d’entre eux ont pu se rétablir grâce à nos compétences et à leurs efforts, d’autres l’ont eu moins facile. Je pense entre autres à monsieur Grenier, sympathique gaillard de 46 ans qui n’a pu se remettre complètement d’un violent accident de voiture. Il y a aussi eu le beau Jules, un don juan comme son prénom l’indique. Solide et en pleine forme à 86 ans, un AVC l’a terrassé, le paralysant du côté gauche et le laissant avec des séquelles. Autant nous aimions travailler avec lui parce qu’il avait une volonté et un moral à toute épreuve, autant nous avons le cœur en morceaux à le voir ainsi diminué.

Reste que le cas qui nous a sans aucun doute le plus marqué à été Amélie. Cette jeune mère de 22 ans a subi une atteinte cérébrale à la suite d’une éclampsie durant sa grossesse. En raison des efforts déployés pour pousser, Amélie a fait des convulsions qui ont provoqué une grave hémorragie. S’en sont suivi plusieurs semaines d’hospitalisation pour finalement être transférée au Centre. Son parcours a été lent et semé d’embûches. Kim s’est dévouée corps et âme pour aider Amélie. Ayant vu sa jeune sœur subir pratiquement la même chose, elle savait qu’il était possible de s’en remettre. Elle ne cessait d’encourager Amélie et de lui montrer des photos de sa sœur avec sa nièce. Chaque fois qu’elle se décourageait, Amélie redoublait d’efforts. Sa résilience et sa détermination étaient remarquables. Complètement remise après dix-sept semaines de réhabilitation, son bébé dans les bras et accompagnée de son conjoint, la gratitude qui se lisait sur son visage à son départ du Centre nous a tous et toutes touchés droit au cœur. Lorsqu’elle a étreint Kim, les deux pleuraient doucement; l’une de reconnaissance et l’autre de satisfaction. Ça nous rappelle que bien que ce ne soit pas toujours un métier facile, le sentiment de valorisation qu’on éprouve dans de telles situations en vaut la peine.

C'est à elle surtout que je pense ce matin. Perdue dans mes pensées sous les chauds rayons du soleil, je regarde la beauté qui m'entoure et je remercie la vie. C'est tellement facile de se plaindre, même si on n'a aucune raison de le faire. Si j'ai appris une chose en travaillant au Centre, c'est d'être reconnaissante parce que la vie telle qu'on la connaît peut basculer en un instant.

C'est ce qui m'a amenée à entreprendre des études en psychologie. J'ai compris en travaillant avec Amélie qu'il me manquait des outils afin d'optimiser cet aspect de mon travail, sans compter que j'ajouterais une autre flèche à mon arc. Bien que l'idée d'entamer plusieurs années d'études à temps partiel ne m'enchantait guère, je me devais de le faire pour mes futurs patients. Je me suis donc inscrite à l'université. Après avoir discuté avec ma gestionnaire, nous avons convenu d'un horaire qui me laisserait du temps pour mes travaux.

Trois ans à travailler, à étudier et à soumettre des travaux n'a pas été facile. Malgré tout, me voilà au moment que j'attendais le plus : mon stage pratique. Après avoir discuté avec ma supérieure et mon chargé de cours, il a été décidé que je le ferais au Centre, et c'est ce matin que je commence. Toutefois, les circonstances sont loin d'être celles que j'imaginai. Mon niveau de stress est à son maximum; je n'ai aucune idée de ce qui m'attend. Je sais que ce sera difficile mais à quel point ? Suis-je prête ? Serais-je capable ? Je suis sur le point de le découvrir.

L'anxiété s'empare de moi; j'ai presque envie de faire demi-tour. Compte tenu de la situation, j'aurais dû choisir un autre endroit. Comment vont réagir mes collègues ? Je repense à Kim qui m'a salué tantôt. Je n'ai pas senti qu'elle me regardait différemment mais c'est difficile de deviner ses pensées.

Je regarde ma montre... 8 h 58. Je ferme les yeux et je prends une grande respiration. Assez procrastiné, je dois y aller. Je me penche, je désengage les freins et je dirige mon fauteuil roulant vers la porte d'entrée.

## Deuxième partie — **Guylaine Bélanger**

— Bonjour Audrey.

— Bonjour, Docteur Deschamps.

— Je vous sens anxieuse...

— Nerveuse, en tout cas !

— Ça me semble tout à fait sain et normal. Ce matin, vous ne serez qu'observatrice. Prenez des notes. Vous pourrez me poser toutes les questions que vous voudrez entre chaque séance. Cet après-midi, nous vous lancerons dans l'arène. Ça vous convient ?

— Parfaitement. En fait, ça me rassure.

— Alors, bienvenue dans cette belle grande aventure et attachez bien votre ceinture !

Audrey sentait que sa présence incommodait certains clients qui ne savaient pas trop comment agir, mais leur "psy" avait vite fait de les rassurer par son calme légendaire. On oubliait l'existence de cette autre femme silencieuse assise dans un coin qui écrivait. Il y avait de longs silences, des négociations, surtout pour augmenter les doses de médication. Il y avait des larmes et des accès de fous rires. Et des silences encore plus éloquents que bien des mots.

— Bon ! Pause repas bien méritée. Comment avez-vous trouvé ce premier contact ?

Audrey et la docteure Deschamps se lancèrent dans une longue conversation largement alimentée par les questions de la nouvelle stagiaire. Ce n'était pas la première fois que Denise Deschamps tenait le rôle de mentore. Elle le faisait avec joie, en une sorte d'hommage à son propre mentor, un homme extraordinaire ! Ils étaient toujours en contact même si Georges avait atteint l'âge vénérable de 92 ans. Il avait, Dieu merci, encore toute sa tête, mais était atteint d'une atroce et incurable dégénérescence physique. Elle s'était donnée pour mandat d'aider la relève autant qu'il l'avait fait avec elle.

— Je vous abandonne, c'est ma petite période de méditation. On se retrouve à treize heures.

Audrey resta seule à la cafétéria, relisant et retouchant parfois ses notes. C'est avec beaucoup plus de confiance qu'elle retourna au bureau de consultation.

Rouge de colère, assis dans le fauteuil qu'il agrippait comme s'il voulait s'empêcher de les frapper.

— Je vous avais averti, Georges, de la présence de ma nouvelle stagiaire.

— Oui, mais pas que j'aurais à me mettre à nu devant cette... infirme de service. Elle vous rapporte beaucoup de subventions ? Mon traitement est sérieux. Vous le savez ! Et mon temps est précieux. Pas question que je le perde avec une malade mentale !

— Elle a un handicap physique, Georges. C'est tout.

— Ça va ensemble, infirmité et maladie mentale.

— Comme c'est dommage pour les autres; Audrey est la meilleure de sa promotion. Retournez à votre chambre, Georges, nous allons fixer un autre rendez-vous et madame Matteau sera encore là aussi.

— Je vais me plaindre ! Je vais écrire à l'ordre des psychiatres.

— C'est ça, Georges. Demandez l'adresse à Denis, en sortant. On se revoit donc lundi prochain.

Tétanisée, Audrey le regarda sortir.

— Vous avez bien fait de ne pas riposter. La semaine prochaine, il sera doux comme un agneau. Il aura peut-être même des fleurs pour vous. Je vous en prie, Audrey, séchez ces larmes. C'est la première fois qu'on vous dit ces choses horribles ?

— Oui. J'ai été privilégiée, c'est ça ?

— Je ne vous le fais pas dire, petite princesse.

Le sourire doux qui accompagnait ces deux derniers mots fit comprendre à Audrey qu'il n'y avait aucune moquerie de la part de sa mentore, mais c'était comme si elle avait parlé à quelqu'un d'autre.

— Allez ! Remettez-vous en selle ! Ça continue.

La nouvelle cliente fut sans histoire, mais la dernière devint tout simplement hystérique en apercevant Audrey dans son fauteuil roulant.

— C'est monstrueux ce que vous me faites, ce que vous voulez me faire comprendre. Je vais être comme "elle" !!!

Il fallut prendre le temps de la rassurer, de lui rappeler que rien ne la prédisposait à une quelconque invalidité. Audrey était littéralement en nage à la fin de sa journée et elle refusa le verre que lui proposait Kim qui se fit tellement insistante qu'elle finit par céder pour se retrouver, bien malgré elle, au cœur d'une petite fête organisée par ses anciens collègues. Dans tout ce joyeux brouhaha, elle eut la surprise d'entendre Ginette, un peu ivre, dire à un petit groupe:

— Non, mais y'as-tu quelqu'un qui va m'expliquer pourquoi les personnes handicapées pensent toujours devoir faire mieux que tout le monde ? Ce qu'on fait n'est pas assez bien pour elle ?

Nul ne se sentit obligé de répondre à ça. Pour Audrey, ce fut presque une surcharge d'énergie.

### Troisième partie — *Martin Gravel*

Même si les attaques ne font pas toujours de mal au début, le temps fait son œuvre. Comme une graine semée dans le jardin à la fin mai et qui grandit pendant l'été lorsque bien nourrie, une douleur s'installe et grandit à mesure que le temps avance.

Ce qui fait probablement le plus mal, c'est l'incompréhension que dans un milieu où chacun a besoin ou offre de l'aide, on voit tant de préjugés négatifs voire malsains envers les autres. Pour Audrey, c'est incompréhensible, elle n'a jamais voulu être considérée comme différente et elle a toujours voulu faire son chemin d'une telle façon que sa « différence » ne soit pas un obstacle.

Après 6 mois dans son poste, elle trouve difficile que certaines gens remettent constamment en question ses compétences vis-à-vis le fait qu'elle ne marche pas sur ses deux jambes. Au début, elle se convainquait à la blague que les gens qui la prenaient comme cible étaient probablement plus maganés qu'elle, mais la répétition des commentaires des patients et des quelques partenaires de travail s'est fait un chemin dans sa tête, et a créé un sentiment d'insécurité grandissant.

L'intercom sonne :

— Madame Audrey, monsieur Lacasse est arrivé pour son rendez-vous.

— Merci Ghislaine, donnez-moi 2 minutes.

Monsieur Lacasse... Probablement le pire patient de l'histoire. Un ancien combattant de 45 ans, blessé au Moyen-Orient et maintenant en chaise roulante. Il avait lui-même demandé à faire des sessions avec Audrey. Personnage morose, vulgaire, chez qui le mal existe vraiment, souffrant physiquement de ses blessures de guerre et mentalement des traumatismes causés par une enfance malheureuse, une adolescence difficile et une vie adulte ratée, selon lui. Une cause désespérée, selon ce qu'il se plaisait à dire. Elle relit ses notes de la dernière rencontre vite avant son arrivée.

La porte s'ouvre et le patient fait son chemin près du bureau après avoir été salué par Audrey. Comme à chaque rencontre, rien ne se passe les cinq premières minutes, monsieur Lacasse fuyant du regard, visiblement inconfortable, incapable d'ouvrir la discussion. Audrey, quant à elle, calme et posée, ne fuyant pas monsieur Lacasse du regard, ne souriant pas pour ne pas le choquer mais s'assurant d'avoir l'air à l'écoute, tout pour rendre le patient à l'aise. Elle se souvient très bien qu'elle ne doit pas parler en premier, elle en a subi les contrecoups dès les premières rencontres, monsieur Lacasse déversant son fiel à cause de l'agressivité et de la pression qu'il ressentait à discuter. Cet homme avait un besoin de contrôle et il devait avant tout être à l'aise pour en céder une partie. Audrey a dû apprendre la patience, à céder le contrôle au début pour tranquillement le reprendre, à mesure que la rencontre avance.

Comme à chaque fois, c'est monsieur Lacasse qui parle en premier :

— Toujours en chaise roulante ?

Et comme à chaque fois, Audrey de répondre :

— Il faut que ça roule, qu'on m'a dit !

Et comme à chaque fois, un léger sourire de monsieur Lacasse, un sourire éphémère, mais un sourire quand même.

— Je ne sais pas comment en finir...

— Et pourquoi pas trouver comment continuer ?

— Continuer quoi ? Ma vie de merde...? Vous, vous n'avez pas une vie de merde ?

Et ça continuait comme ça. Des rencontres éternelles où elle ne savait pas si elle faisait du bien à son patient, la seule chose qu'elle savait était qu'il était toujours à la prochaine rencontre. Ce n'était jamais une certitude mais chaque fois que l'intercom sonnait et qu'on annonçait son arrivée au bureau, Audrey avait toujours un sentiment de soulagement. Un sentiment vite remplacé par une angoisse grandissante qu'elle ressentait après leur rencontre.

Chaque fois que monsieur Lacasse quittait son bureau, elle devait prendre un moment pour elle. Elle ne pouvait accueillir un autre patient juste après, trop chamboulée par les émotions. Elle essayait toujours de rencontrer ses patients les plus difficiles le plus près possible de l'heure du lunch ou en fin de journée, pour avoir la chance de prendre son temps avant le prochain rendez-vous, mais monsieur Lacasse était toujours le premier de la journée quand il consultait.

Donc, assise à son bureau, Audrey pleure toutes les larmes de son corps, son angoisse, sa frustration; tout sort, discrètement bien sûr, elle ne voudrait toujours pas que quelqu'un s'aperçoive de son trouble. Lentement elle se remet de ses émotions, elle se refait une beauté pour être présentable, finit son rapport, puis arrive le temps d'accueillir le prochain patient. Elle demande à l'adjointe en poste d'appeler le prochain patient en liste.

La porte s'ouvre sur une personne qu'elle reconnaît tout de suite :

— Ginette ?

### **Quatrième partie — Nancy Gauthier**

Ginette savait qui elle allait voir, mais pas Audrey. Ç'en est trop pour Audrey. Elle vit plusieurs émotions à la fois, dont seulement quelques-unes qu'elle peut identifier rapidement : surprise, appréhension, frustration, insécurité.

— Ginette, que puis-je faire de mieux pour toi ?

Et voilà l'émotion gagnante, la frustration qui s'est transformée en commentaire passif-agressif.

– Euh... pardon ?

– En quoi puis-je t'aider ? Je suis quelque peu surprise de te voir ici.

– J'ai besoin d'aide pour savoir comment parler avec mon conjoint à propos de sa consommation d'alcool qui a encore augmenté. Je ne sais pas comment m'y prendre sans l'enflammer et tu étais la seule qui avait une place à son horaire.

Audrey vit de nouvelles émotions. Elle ne trouve pas agréable de goûter à sa propre médecine mais d'un autre côté, contrairement à elle, Ginette ne semble pas s'être rendu compte de son offense. Audrey préfère de loin être en fauteuil malgré son besoin de vengeance consciente. Elle se sent heureuse de ne pas être Ginette sur deux pattes avec son ignorance inconsciente. Ginette lui fait pitié.

Le reste de la rencontre se déroule bien. Audrey poursuit de façon professionnelle et réussit à aider Ginette. Ce n'est pas la seule raison pour laquelle la confiance en ses moyens a grimpé; elle croit en effet avoir découvert une rareté, soit du passif-agressif qui mène à du positif. A-t-on déjà constaté cela ? A-t-elle déjà lu quelque chose à ce sujet ou serait-ce une première ? Pourrait-elle goûter à la célébrité dans le milieu de la psychologie avec une brillante découverte ? Puis elle se rappelle le segment sur le narcissisme lors de ses études. Ce qu'il peut être facile de s'enfler l'ego !

Audrey retombe du ciel bien assise dans son fauteuil, mais conserve tout de même le sentiment de bien-être que lui a procuré cette aventure psychologique. Ce sentiment lui est bien utile pour plusieurs de ses rendez-vous subséquents. Il lui en reste même une partie pour le rendez-vous suivant avec monsieur Lacasse.

– Bonjour, monsieur Lacasse. Comment allez-vous aujourd'hui ? demande une Audrey si confiante en ses moyens qu'elle avait consciemment décidé de briser la règle de le laisser parler le premier, juste idée de voir comment il réagirait, et en faisant un gros effort pour empêcher un sourire espiègle de se faire remarquer.

Audrey fait maintenant un effort surhumain pour retenir un petit rire lorsque monsieur Lacasse se surprend lui-même à répondre qu'il va bien.

– Je ne sais pas comment en finir...

– Et pourquoi pas trouver comment continuer ?

– Continuer quoi ? Ma vie de merde...? Vous, vous n'avez pas une vie de merde ?

C'est le discours habituel. Mais pas aujourd'hui. Cette fois, ça va comme suit :

– Je ne sais pas comment en finir...

– Et est-ce que c'est la seule chose qui vous en empêche, ne pas savoir comment ? questionne Audrey sous le regard abasourdi de monsieur Lacasse. Vous

savez, avec Internet et YouTube, ça ne devrait pas être difficile de trouver ce que vous voulez. La question est : est-ce que vous le voulez vraiment ?

La deuxième partie du questionnement ne contribue aucunement à aider monsieur Lacasse à reprendre son équilibre. On ne peut pas blâmer monsieur Lacasse. Cette forme de traitement encore controversée qu'Audrey a décidé de son propre chef et juste comme ça sans avoir pesé le pour et le contre et sans avoir au préalable fait des recherches, d'employer avec monsieur Lacasse va passer ou casser. Audrey aurait-elle surestimé sa compétence ? Sauf qu'elle ne peut chasser de son esprit le souvenir qu'elle a été la meilleure de sa promotion; il doit bien y avoir une raison à cela.

Les rendez-vous se succèdent. Tout semble bien aller. Jusqu'à ce que les papillons dans son estomac commencent à s'éveiller lorsque la docteure Deschamps lui fixe une rencontre pour parler. Il y aura un invité. Elle doit cesser de se demander ce qu'elle lui veut, sinon les papillons vont paniquer. L'a-t-elle fait exprès de ne pas mentionner le sujet de la rencontre ? Ne sait-elle pas ce qui arrive dans un cerveau lorsqu'on entoure une banalité d'un tel mystère ?

Plus le temps de faire courir les hamsters, la prochaine patiente l'attend. Pourquoi porte-t-elle encore ses verres fumés à l'intérieur ?

— Ginette ?

### **Conclusion — Chantal Séguin**

Ouf, finalement la journée est finie. Audrey l'a trouvée éprouvante, celle-là. D'abord la rencontre avec la docteure Deschamps; bien que la discussion ait été positive, elle a quand même eu le temps de se stresser rien qu'en y pensant. Ensuite, la session avec Ginette a été particulièrement difficile. Voir les marques faites par son mari lorsqu'elle a enlevé ses verres fumés a touché Audrey direct au cœur. Déjà que l'alcoolisme amène son lot de problèmes, y ajouter la violence conjugale devient un cocktail explosif. Audrey a beau vouloir l'aider, elle espère que Ginette suivra son conseil et portera plainte contre son mari. Seule une dénonciation en règle pourra lui apporter la sécurité. Le processus judiciaire dans ces cas-là n'est jamais de tout repos mais c'est une mauvaise étape à passer pour cesser de vivre dans la peur.

Bon, assez ressasser la journée. Audrey se cale dans son divan et ferme les yeux. Quelques bonnes respirations et la voilà sur le chemin de la détente. Un p'tit verre de rouge, un bain chaud moussant et un bon livre finiront par la mener à une pleine zénitude.

Les jours suivants passent rondement. Quelques nouveaux clients se pointent; le bouche à oreille fait son œuvre. La clientèle d'Audrey augmente régulièrement et elle jouit d'une bonne réputation. Si la tendance se maintient, comme dirait Bernard Derome, Audrey pourra envisager ouvrir son propre cabinet. Ses efforts et ses sacrifices ont valu la peine. Certes, sa vie personnelle a été mise en veilleuse mais un

mari et des p'tits, ça n'a jamais été son objectif. Sa carrière passe en premier. Elle ne ferme cependant pas la porte à avoir quelqu'un dans sa vie; *if it's meant to be, it will be*, comme disent les Anglais.

Audrey est assise à son bureau le vendredi matin à compléter des dossiers quand elle réalise que monsieur Lacasse n'est pas venu à son rendez-vous de jeudi. Bizarre... Lui qui est réglé comme une horloge suisse. Elle soulève le combiné pour utiliser l'intercom.

— Oui, madame Audrey ?

— Ghislaine, est-ce que monsieur Lacasse a annulé son rendez-vous cette semaine ?

— Non madame et je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— OK, merci.

Elle ne sait pas pourquoi mais Audrey a un mauvais pressentiment. Elle se remémore leur dernière rencontre et doute soudainement de son approche. Lui aurait-elle finalement donné le goût de passer à l'acte avec sa suggestion d'Internet ou Youtube ? Audrey commence sérieusement à paniquer. Quoi faire ? Elle essaie de se raisonner et décide d'attendre la semaine suivante; s'il ne se présente pas, elle lui téléphonera. Entretemps, elle doit se préparer pour sa prochaine cliente.

Le mardi suivant, Audrey est en pleine session quand Ghislaine entre doucement et lui glisse une note. Audrey baisse les yeux pour lire « Un policier est ici pour vous voir. » Tout de suite, elle pense à monsieur Lacasse. Dès que la cliente est partie, le policier entre.

— Bonjour, docteur Matteau, inspecteur Legrand.

— Enchantée, inspecteur. En quoi puis-je vous être utile ?

— Monsieur Gilles Lacasse est bien un de vos patients ?

— Oui. Mais vous savez que je ne peux discuter de mes patients.

— Je sais. J'ai le regret de vous informer que monsieur Lacasse est décédé; il s'est enlevé la vie mercredi dernier.

— Oh mon Dieu, c'est affreux. Ça explique pourquoi il n'est pas venu à son rendez-vous de jeudi. Mais pourquoi vouliez-vous me voir au juste ?

— Monsieur Lacasse a laissé une note qui vous était adressée. Elle était sur son écran d'ordinateur quand on l'a trouvé, alors je vous en ai imprimé une copie, dit-il en lui tendant une feuille.

La main tremblante, Audrey saisit le papier et se penche pour lire. « Merci docteur. Sans vous, rien n'aurait changé. »

— C'est tout ce qui était écrit ? demande Audrey après avoir terminé sa lecture.

— Oui. Selon vous, que voulait-il dire par « Sans vous, rien n'aurait changé » ?

— Je n'en ai aucune idée. Sans dévoiler de renseignements confidentiels, monsieur Lacasse semblait serein après notre dernière rencontre. Nous avons eu une bonne discussion.

— Je suis désolé; ça doit être difficile pour vous. Je vous remercie de votre temps. Je vous laisse retourner au travail.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Rien. Le dossier est clos; le coroner a confirmé qu'il s'agit bien d'un suicide. Je voulais vous voir en raison de sa note, question de ne rien négliger. Bonne journée.

Audrey demanda à Ghislaine d'annuler tous ses rendez-vous de la journée et fila vers la maison. Mille émotions tournaient dans la tête... Panique, désolation, culpabilité, soulagement. Elle se prépara à insérer la clé dans sa portière lorsque quelqu'un l'enlaça par derrière et lui mit un mouchoir imbibé de chloroforme sur la bouche.

Avant de perdre complètement connaissance, Audrey entendit son agresseur lui dire « Comme ça, ma femme devrait me dénoncer ! J'y ai réglé son cas. Maintenant, c'est ton tour. »

**FIN**